

**Le mythe de l'enlèvement d'Europe :
considérations actuelles sur le désir de l'homme
à l'aube et au midi de la vie**

Patrick De Neuter

*As-tu lu que les Anglais avaient déterré
en Crète (à Cnossos) un vieux palais
qu'ils croient être le véritable labyrinthe de Minos ?
Zeus semble primitivement avoir été un taureau.*

*Le Dieu de nos pères lui-même,
avant sa sublimation réalisée par les Perses,
aurait été adoré sous la forme d'un taureau.
Voilà qui donne à penser bien des choses
que l'on ne saurait encore écrire.*

Lettre à W. Fliess du 4.7.1901

(75) Il y a quelques années, un groupe de chercheurs (hellénistes, latinistes, romanistes, historiens d'art), réunis sous la houlette de J. Rabier¹, me questionna en tant qu'analyste à propos du mythe de l'enlèvement d'Europe. Celui-ci, peu connu du grand public, fut néanmoins l'objet, de l'Antiquité à nos jours, de centaines de représentations artistiques : mosaïques, peintures, sculptures, caricatures, récits, (76) poèmes et, plus récemment, bandes dessinées. Le livre *Les métamorphoses d'Europe*, récemment publié par Ch. de Bartillat et A. Roba, nous donne un large aperçu de ces diverses représentations². Je découvris ainsi ces œuvres de même que l'engouement suscité encore aujourd'hui chez nombre d'artistes et d'amateurs d'art ainsi que

1. J. Rabier, Directeur général honoraire à la Commission européenne.

chez certains scientifiques. Ces derniers, regroupés dans une association internationale « D'Europe à l'Europe : mythe et symboles », organisent des colloques et favorisent des publications à ce sujet.

I. L'intérêt de Freud pour le mythe³

Pour Freud, on s'en souvient, la connaissance et l'étude des mythes sont tout à fait essentielles pour la clinique psychanalytique et pour l'étude de l'inconscient. Les mythes jettent en effet, pensait-il, un éclairage persuasif sur ce que nous nous efforçons de méconnaître. Ils démontrent que l'impensé (les désirs incestueux et parricides, par exemple) a déjà été pensé⁴.

Par rapport aux rêves, ils apportent un témoignage supplémentaire moins marqué par le refoulement. Ils donnent une version claire des désirs inconscients presque inentamés par la censure⁵. Enfin, ils constituent, d'après Freud, un matériau intéressant à propos duquel le travail d'interprétation peut être soumis au contrôle de tous.

Il faut se replacer dans le contexte du début du siècle passé. Dans les cures qu'il dirigeait, Freud découvrait que ses analysants, êtres humains les plus ordinaires, étaient animés par des désirs cannibaliques, incestueux, castrateurs et meurtriers insoupçonnés. Surpris tout autant que ses patients, Freud trouva quelques réassurances dans la lecture des mythes grecs. Ces désirs insensés avaient déjà été racontés dans ces récits mythologiques qui les situaient dans un temps lointain et dans un ailleurs, le plus souvent divin. Façon de les rendre acceptables.

Freud pensa en outre que si les mythes, comme le mythe d'Œdipe, avaient eu et avaient encore une telle audience, c'est précisément parce qu'ils trouvaient écho au plus profond de nous. Suivant Freud, posons donc l'hypothèse que ce « ravisement (77) toujours actuel »⁶, provoqué par le mythe de l'enlèvement d'Europe, tient au fait qu'à la lecture de ses diverses versions et à la contemplation de ses peintures et mosaïques, nous découvrons des désirs insus ou connus mais réprimés parce qu'ils ne correspondent pas à nos idéaux ou parce qu'ils contreviennent à nos interdits individuels, familiaux ou sociaux.

2. De Ch. Bartillat et A. Roba, *Les métamorphose d'Europe – Trente siècles d'iconographie*, Ed. Bartillat, Fondation pour une civilisation européenne, 2000.

3. P. Kaufman, *L'apport freudien*, Paris, Bordas, 1993.

4. Ch. Bartillat et A. Roba, *Les métamorphose d'Europe - Trente siècles d'iconographie*, op. cit.

5. Ibidem, p. 556.

6. Titre de l'allocution d'ouverture du premier colloque de l'AIEEMS. J-R. Rabier, « Europe : un ravisement toujours actuel », in *D'Europe à Europe*, I. Le mythe d'Europe dans l'art et la culture de l'Antiquité au XVIII^e siècle, textes réunis par R. Poignault et O. Wattel-de Croizant, 1998, Tours, Centre de recherche A. Piganiol.

Notons encore que Freud, s'appuyant sur des théoriciens de son époque, ajoutait que l'assistance à la mise en scène des mythes avait des effets cathartiques. Comme le résume bien R. Christie, le processus cathartique consiste à « exalter les passions pour les faire se libérer », processus qui « doit être entretenu pour laisser naître un sentiment de plaisir »⁷. Freud affirmait ceci à propos des représentations de la tragédie d'Œdipe. Mais, ne peut-on extrapoler en supposant de semblables effets de « soulagement », « d'apaisement », voire « d'épuration » des passions refoulées ou réprimées évoquées par les diverses représentations du mythe d'Europe...

Le monde divin constitue souvent la figure emblématique de la satisfaction des désirs qui sont habituellement refoulés chez les mortels. Les dieux, par définition sans limites, échappent à la castration comme d'ailleurs le Père de la horde freudienne primitive⁸.

L'apport des mythes dans l'étude de l'inconscient est donc précieux. Ils donnent une formule discursive à la vérité des désirs inconscients. Encore faut-il faire de ces mythes un « bon usage ». Quelques erreurs doivent être absolument contournées : par exemple celle qui consiste à scotomiser certains de leurs aspects qui ne rentreraient pas dans nos a priori.

Ce que Freud, tout aussi génial qu'il pût être par ailleurs, n'a pu faire dans sa reprise du mythe d'Œdipe. On sait qu'il passa sous silence le passage à l'acte pédophilique de Laïos, le désir meurtrier du père concernant le fils exposé dans la montagne et le désir de Jocaste, la mère, pour son fils⁹.

(78) Dans une cure, les erreurs d'interprétation peuvent être souvent repérées. L'analysant y réagit soit en paroles, soit par un acting out, soit par l'interruption de la cure, soit encore par un passage à l'acte. Dans la lecture interprétative d'un mythe, comme dans tout travail de psychanalyse « appliquée », c'est à la fois la cohérence interne de l'interprétation, son rapport à la clinique effective et les réactions des collègues qui permettent d'évaluer la pertinence de la lecture proposée. D'où la difficulté de la tâche et l'importance de vrais débats.

Pour toutes ces raisons, j'ai opté pour la démarche interprétative suivante : je ne viserai pas à dire la « vraie » signification du mythe. Ce qui serait tout à fait incohérent avec l'épistémologie psychanalytique qui veut que l'on dispose des associations libres des analysants avant et après l'énoncé de l'interprétation.

Par contre, j'en utiliserai certains éléments comme indices susceptibles

7. R. Christie, « Catharsis et forme mythique de la pensée », in *Cerisy*, sous la direction de A. Clancier et C. Athanassiou-Popesco, *Mythes et psychanalyse*, A. Dupin et S. Perrot, édition, 1997.

8. S. Freud, *Totem et Tabou* (1912), Paris, Payot, 1947.

9. On se souvient qu'il avait fait une semblable omission des désirs meurtriers d'Ouranos et de Chronos à l'égard de leurs enfants. Omissions freudiennes que nous avons tenté de comprendre dans notre article « L'hostilité paternelle : étrange destin d'un concept », in *Logos et Ananchè*, Paris, 1999, n° 2/3, pp. 77-104.

d'éclairer notre clinique voire de donner à repenser la théorie. En effet, le « bon usage » du mythe implique, à mon avis, un rapport dialectique entre la lecture du mythe, la reprise de certains éléments issus de la clinique, la confrontation avec certaines lectures théoriques et le débat avec les collègues. Cette modalité de travail me semble être la seule façon d'éviter que nos constructions interprétatives soient autre chose qu'une pure projection de nos fantasmes et désirs inconscients, autrement dit, autre chose qu'une recreation du mythe comme celle du tableau de Picasso qui nous présente Europe, armée d'un couteau, plongeant son arme dans le corps du taureau ou celle de la caricature de Haitzinger qui la décrit chevauchant triomphalement le divin taureau qu'elle dirige de main de maître, ou encore, celle de certaines versions dites « moralisées » qui virent le jour au XIV^e et au XV^e siècles. Comme l'écrivit M. Yourcenar dans son avant-propos à *Electre ou la chute des masques* : « Les légendes grecques sont une espèce d'admirable chèque en blanc sur lequel chaque poète, à tour de rôle (on peut ajouter chaque traducteur, commentateur, et interprète), peut se permettre d'inscrire le chiffre qui lui convient »¹⁰. Les multiples versions du mythe – littéraires et iconographiques – en sont la preuve patente. Néanmoins, si « cette perpétuelle écriture constitue la vie du mythe », il ne faudrait pas considérer qu'à chaque fois, il s'agit là de sa Vérité. Ceci afin de souligner encore le caractère hypothétique et relatif de toute interprétation, y compris de celle que nous allons proposer.

II. Le récit du mythe d'Europe

(79) Depuis le VIII^e siècle avant Jésus-Christ¹¹, ce mythe a fait l'objet de diverses versions dont celle d'Ovide (I^{er} siècle). Celle de Moschos est souvent citée comme la plus extensive et la plus ancienne (III^e siècle avant Jésus-Christ). Il est parfois fait mention de la version d'Ovide. D'autres plus récentes y firent suite. J'en ai recensé une vingtaine dont celles de Ronsard, Richelieu, Hugo, Verhaeren et Hamilton.

Je m'appuierai plus particulièrement sur les premières versions du mythe, celles de Moschos et d'Ovide, les versions ultérieures s'en éloignant parfois assez nettement comme je viens de le souligner.

Les premières versions me semblent en effet davantage indicatrices des désirs refoulés communs que les versions ultérieures marquées par l'esprit d'une époque, le refoulement d'une société ou le fantasme de son auteur. Celles-ci sont néanmoins intéressantes dans la mesure où elles accentuent tel fantasme particulier ou encore telle conception individuelle ou culturelle de l'homme, de la femme ou de la rencontre amoureuse.

Les versions de Moschos et d'Ovide peuvent se synthétiser comme suit : au petit matin, Europe, jeune vierge, fille de Phénix¹², se rend sur la plage pour

10. M. Yourcenar, *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1971, p. 19.

11. C. Lecomte situe au VIII^e siècle avant notre ère, *l'Europa d'Eumélos de Corinthe*, in R. Poignault et O. Wattel, op. cit, p. 71.

12. Pour Ovide, Europe est la fille d'Agenor, roi de Sidon (Tyr).

y jouer avec ses compagnes. De son céleste balcon, Zeus, « par les traits de Cypris (Aphrodite) terrassé », s'éprend d'un fol amour pour la très belle et ravissante Europe. Celle-ci a emporté un panier en or ciselé, racontant l'histoire d'Io, son arrière-arrière-grand-mère, elle aussi enlevée par Zeus alors qu'elle était jeune adolescente. Afin de l'approcher sans la faire fuir et en évitant les foudres de sa femme Héra, Zeus se transforme en un superbe taureau blond, étonnamment calme, doux et docile. Europe est bientôt séduite par le bel animal, « presque humain », dit-elle. Et elle ajoute : « Il ne lui manque que la parole ». Se détachant alors du groupe de ses compagnes, elle grimpe sur son large dos.

N'attendant que cet instant, le taureau amoureux et trompeur se lève d'un bond et s'enfuit sur la mer, emportant sa ravissante convoitée vers la Crète, sous le regard de Neptune et de multiples créatures marines, les unes plus effrayantes que les autres. D'abord angoissée, Europe s'apaise et se soumet bientôt au divin taureau lorsqu'il lui révèle son identité et lui déclare son amour. Arrivé en Crète, Zeus reprend son apparence humaine et s'unit à Europe qui perd sa virginité. Elle lui (80) donna trois fils : Minos, Rhadamanthe et Sarpédon.

Comme promis par Zeus pour la séduire, le continent portera le nom de sa jeune conquête et ses fils deviendront des personnages illustres et puissants sur cette terre.

La version de Moschos se caractérise par le récit d'un rêve préliminaire au récit principal. La nuit qui précède l'enlèvement, Europe rêve de deux terres étrangères qui se battent pour sa « possession ». Leur aspect était celui de femmes. L'une d'elles lui est très familière et dit être sa mère. Zeus, le père et maître des dieux, tranche : Europe appartiendra à l'autre femme, celle qui ne ressemble pas à sa mère.

III. Le désir, côté homme

Freud n'a jamais mentionné le mythe de l'enlèvement d'Europe. Il a seulement évoqué le Palais de Cnossos et le labyrinthe dans lequel Minos, un des trois fils de Zeus et d'Europe, avait enfermé le Minotaure, cet être mi-homme mi-taureau, fruit « monstrueux » des amours adultères de Parsiphaé, la femme de Minos (la belle-fille donc d'Europe et de Zeus) avec un taureau envoyé par Poseidon.

Le mythe peut être abordé sous trois angles différents. Celui du désir de la jeune fille, celui du désir de l'homme et plus particulièrement de l'homme d'âge mûr (Zeus est le père et le maître des dieux ainsi que l'arrière-arrière-grand-père d'Europe) et, enfin, celui du rapport du sujet à son univers pulsionnel. Ne désigne-t-on pas souvent cet univers par la métaphore de l'animalité humaine ?

J'ai récemment proposé une lecture du mythe sous l'angle du désir de la jeune fille¹³. J'ai mis en valeur l'inévitable dimension incestueuse du désir,

13. De P. Neuter, « L'enlèvement d'Europe – Notules sur le féminin », in *Les Cahiers de*

évitant cependant d'en déduire une essence de La Jeune Fille qui, pas plus que La Femme, ne doit être considérée comme existante¹⁴. D'autres facettes du désir féminin s'y trouvent aussi évoquées : le particulier désir d'être soumise, enlevée, voire « raptée », le désir d'être la préférée d'un dieu, son archaïque désir homosexuel et son désir fréquent d'enfanter. Certains de ces désirs peuvent être refoulés dans la mesure où ils se trouvent en contradiction avec les idéaux culturels contemporains prédominants.

(81)J'ai souligné que ce mythe offrait la réalisation de tous ces désirs réprimés ou interdits par le social sans les inconvénients liés souvent à ses amours illégitimes et incestueuses : les angoisses inhibantes, les symptômes sexuels tels que la frigidité et les dyspareunies et/ou la critique, l'agressivité et la réprobation familiale et sociale. L'intérêt soutenu pour ce mythe réside probablement dans cette réalisation imaginaire du désir et dans le processus cathartique qui en découle.

J'ai enfin fait valoir que si l'éthique de l'analyse pouvait consister à « ne pas céder sur son désir », formule dont l'équivoque a déjà fait couler beaucoup d'encre¹⁵, la spécificité du désir et sa caractéristique lacanienne sont de ne pas exiger nécessairement sa réalisation « véritable »¹⁶ : notamment lorsqu'il s'agit de cannibalisme, de meurtre et d'inceste. En ceci, le désir se distingue de la pulsion, du plaisir et de la jouissance qui impliquent réalisation effective.

Je me centrerai donc dans cet article sur l'enseignement du mythe quant au désir masculin et plus spécifiquement celui qui anime l'homme aux tempes grisonnantes tel qu'il se trouve « incarné » par Zeus, le père des dieux.

Enlèvement et désir d'enlever

Le cœur du mythe, l'élément que l'on retrouve, quelles que soient les variantes, réside dans ce thème incarné par ce signifiant « l'enlèvement » ou, comme le traduisent certains, « le rapt » plus ou moins amoureux, plus ou moins érotique, plus ou moins angoissant, plus ou moins violent. Dans l'iconographie aussi, l'enlèvement constitue l'élément principal du mythe : il est en tout cas, et de loin, le plus souvent figuré.

« Enlèvement » donc, dit-on le plus souvent, bien que les hellénistes soutiennent que « rapt » serait une traduction plus fidèle du terme grec. L'enlèvement est à la fois synonyme de rapt, lorsqu'il se fait contre la volonté de l'enlevé, mais il s'en différencie car il peut aussi se réaliser avec le

psychologie clinique, 2000, n° 15, pp. 45-55.

14. Sur les impasses des généralisations abusives, on pourra lire « Pour une recherche plus freudienne », communication au Colloque organisé par le SIUERP (Séminaire inter-universitaire de recherche en psychopathologie et psychanalyse) en décembre 2000.

15. Et notamment de ma plume sous le titre « Ethique de la psychanalyse – Thèses, questions et hypothèses », in *Esquisses psychanalytiques*, Paris, 1992, n° 18, pp. 135-145

16. J. Lacan, « Médecine et psychanalyse » (1966), in *Lettres de l'Ecole freudienne de Paris*, 1967, 1, pp. 34-61.

consentement de l'enlevé. Ce double sens de l'enlèvement, comme stratégie matrimoniale au XVII^e siècle, se trouve analysé par D. Haase-Dubosc dans un livre qui porte bien son titre : *Ravie et enlevée*. Car certaines de ces femmes étaient, comme certaines Europes, ravies d'être enlevées (82) et épousées. Les récits antiques disent l'angoisse d'Europe enlevée, son apaisement et sa soumission finale au désir de Zeus mais non le bonheur et la volupté que décrivent certaines versions ultérieures et que suggèrent certains tableaux et certaines sculptures. Le Littré souligne que c'est par abus que l'on parle d'enlèvement lorsque la victime consent. Mais l'usage veut que l'on retrouve, sous diverses plumes, la distinction entre l'enlèvement consenti, l'enlèvement par séduction et l'enlèvement par violence. Les diverses versions ultérieures du mythe correspondent d'ailleurs à ces diverses connotations de l'enlèvement : par séduction, tromperie, violence du côté de Zeus, avec consentement, avec désir, refus ou révolte, du côté d'Europe. Corrélativement, les divers jugements et appréciations de ses commentateurs – admiration, condamnation, exaspération, fascination – sont partiellement dépendants de sens donné à cet enlèvement. Les réactions à l'égard du mythe impliquent donc inévitablement les réactions à l'égard des multiples formes (y compris les plus extrêmes comme le viol) que peut prendre l'enlèvement de la femme, intérêt qui se manifeste d'ailleurs dans de multiples autres illustrations de ce thème non seulement dans l'art d'hier et d'aujourd'hui mais aussi dans les médias qui connaissent bien l'audience que reçoivent les informations sur de tels événements.

Que ce thème de l'enlèvement soit l'élément du mythe le plus souvent retrouvé dans les productions artistiques et littéraires, donne à penser qu'il s'agit là d'une rêverie, consciente et inconsciente, assez répandue même en ces temps actuels de recherche et d'aspiration à l'égalité hommes-femmes. Ce qui constituerait une confirmation de l'assertion freudienne concernant la survivance virtuelle de l'homme primitif au cœur de chaque individu¹⁷. Qu'il s'agisse là d'une rêverie masculine n'étonnera probablement pas. Mais que cette rêverie soit partagée par un certain nombre de femmes pour lesquelles être amoureusement raptées par un amant « éfracteur nourricier », pour reprendre la formule utilisée par J. Schaeffer¹⁸ est une jouissance attendue et condition d'un accès à une féminité épanouie heurtera sans doute plus d'un et plus d'une. Les uns parce que cette soumission féminine heurte leurs défenses moïques et leurs idéaux d'égalité, les autres parce qu'une compréhension trop littérale de l'aphorisme lacanien concernant le non-rapport sexuel ne leur permet pas d'accepter que les hommes et les femmes puissent trouver dans la sexualité quelques satisfactions complémentaires. Cette complémentarité ne signifie évidemment pas complémentarité totale, ni complétude absolue. En ce sens l'aphorisme de Lacan correspond bien à notre clinique.

Désirant par droit divin

17. S. Freud, *Totem et tabou* (1912), Paris, Payot, 1993.

18. J. Schaeffer, *Le refus du féminin*, Paris, PUF, 1997.

(83) Plus d'un lecteur se souvient sans doute de cette thèse de Pierra Aulagnier : « Ce que l'homme revendique, c'est d'être désirant par droit divin ». Elle entendait par là qu'il s'agissait pour l'homme de choisir au nom de son seul désir, autrement dit, de ne pas être choisi. Les hommes se soutiennent en effet assez mal d'être désirs de désir. Il leur faut être « désirs d'objet », précisait-elle¹⁹. La généralisation est sans doute abusive ; la clinique nous indique en effet que certains hommes sont essentiellement « désirs de désir ». Cette nuance introduite, l'affirmation me semble très pertinente pour une majorité des hommes.

On se souviendra par ailleurs de la particularité du désir côté masculin dans le schéma lacanien de la sexuation. L'homme (ou plus précisément, le masculin) n'atteint son partenaire sexuel, qui est l'Autre, que par l'intermédiaire de ceci qu'il est (ce partenaire) la cause de son désir, autrement dit son objet petit « a »²⁰.

Que le versant féminin de la sexuation se caractérise par un positionnement comme objet a du désir masculin reste à discuter. Il ne faut pas confondre en effet position féminine et hystérique²¹.

La position masculine, cette « revendication », comme le dit P. Aulagnier étant manifestement incarnée par Zeus dans son aventure avec Europe, comme ce fut le cas avec Io et avec quelques autres encore, on comprend l'intérêt, voire la fascination, que ce mythe peut rencontrer chez les hommes.

La version « Hamilton » du mythe accentue particulièrement cette dimension. Elle dévie en ceci des versions anciennes, mais renforce la thèse d'Aulagnier comme celle de Lacan.

« Le maître des dieux et des hommes est puissant générateur de vie. Zeus emplit le monde de ses amours et, s'unissant aux filles des mortels, il peuple la terre de héros et de sages. Il séduit, il féconde, il délaisse... Parfois, il s'offre sous des formes étranges, toujours splendides, vraiment royales (aigle, cygne, colombe ou taureau). Il fait violence, il ravit, il emporte dans sa bourrasque... On nous le dit passant d'une (84) aventure amoureuse à une autre et s'abaissant à toutes sortes de ruses pour dissimuler ses infidélités à sa femme »²².

Toutefois, comme me le fit remarquer un jour une auditrice attentive, dans certaines versions du mythe, Zeus est décrit comme « victime » de la flèche d'amour commandée par Aphrodite à Cupidon. Cette observation judicieuse m'amène à souligner la différence entre le vouloir conscient et le vouloir inconscient : l'amour nous surprend, le désir nous mène par le bout du nez. À

19. P. Aulagnier, « La féminité », in Aulagnier et coll., *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967.

20. J. Lacan, *Séminaire XX, Encore*, leçon du 13 mars 1973.

21. L'espace manque ici pour reprendre cette distinction que j'ai déjà présentée dans mon article « L'hystérie féminine, son trauma, son fantasme et ses jouissances », in *La clinique lacanienne*, Eres, 1998, n° 3, pp. 29-52.

22. E. Hamilton, *La mythologie*, Paris, Marabout, 1978, p. 19.

souligner encore qu'en matière de séduction, voire de domination, les apparences sont trompeuses : le séducteur et le dominateur ne sont pas toujours ceux que l'on pense.

Tout Zeus et maître de ses passions que l'homme souhaite être, il lui arrive d'être lui aussi enlevé et ravi à son corps défendant. Roméo Capulet, Alexis Vronsky (l'amant d'Anna Karénine) et tous ceux qui se suicidèrent suite à l'abandon par l'aimée sont de ceux-là.

Cela étant, ceci n'est pas courant. Et les constatations de certains psychanalystes et de certains psychosociologues donnent à penser que beaucoup plus nombreux sont les hommes qui souhaitent désirer des femmes sans pour autant les aimer et qui désirent les conquérir au pluriel plutôt qu'au singulier. Ce désir, notons-le, ne les empêche pas de *rêver* aussi à « une monogamie sans faille, dans laquelle la femme idéale est tout à la fois sœur, mère, amante et épouse »²³.

En conclusion d'une enquête auprès d'hommes et de femmes de tout bord : prostituées, sexologues, psychologues et psychanalystes²⁴, M. Maschino affirme que le comportement sexuel des hommes reste très archaïque. « Même chez le plus évolué (...) subsiste toujours, "quelque part", un pithécanthrope. Rien n'est changé en profondeur : les femmes demeurent fondamentalement pour les hommes des objets de plaisir (...) Les hommes chassent, séduisent, partent à la conquête de la femme (...) Ils doivent dominer ou du moins mener le jeu (...) Le guerrier reste un stéréotype opérant (...) S'ils ne violent pas tous, ils sont en tout cas exigeants et harcelants ».

F. Giroud, qui se dénomme « diplômée de la vie », affirme de son côté que les hommes sont en quête « éternelle de réassurance » ce qui les fait « chasseurs par nature. C'est trop leur demander d'y échapper. Mais si la société le tolérait, ils ne (85)rompraient jamais, ils cumuleraient. Un pacha sommeille en chacun ». La suite de sa réflexion ne manque pas d'intérêt. « Alors qu'en règle générale, une femme qui change de partenaire ne veut même plus savoir que le précédent a existé. Aujourd'hui où les femmes draguent, on peut se demander si elles s'aligneront toutes sur le modèle mâle. Toutes, je ne le crois pas. Affaire d'appétit (...) Les femmes ne violent pas. »²⁵

Cette perspective, franchement dissymétrique, peu avouée en ces temps de discours égalitaires, n'est assurément pas faite pour plaire à toutes les femmes. Nombre d'entre elles refusent d'être ainsi réduites à l'état d'objet cause du désir. Beaucoup refusent aussi de dissocier la sexualité de l'amour et de la tendresse, même si elles sont plus nombreuses qu'avant à souhaiter vivre ce

23. D. Dumas, *La sexualité masculine*, Paris, Albin Michel (1990), Pluriel, 2000, pp. 127-129.

24. L. Maschino, *Ils ne pensent donc qu'à ça ?*, Paris, Calman-Levy, 1998.

25. F. Giroud, *On ne peut pas être heureux tout le temps*, Paris, Fayard, 2001.

clivage, traditionnellement réservé aux hommes²⁶.

Notons ici que l'infidélité féminine, en nette progression d'après d'autres enquêtes, n'implique pas une équivalente progression chez les femmes du clivage « amour - tendresse ». En effet, si la relation adultère masculine est souvent, comme les hommes le disent eux-mêmes, « purement sexuelle », l'infidélité féminine résulte souvent²⁷ de la recherche ou la découverte d'un « amour - coup de foudre ». Et même lorsqu'elles se veulent adeptes de l'amant d'un soir, « incorrigibles romantiques, ces nouvelles amazones dérapent parfois vers... l'amour. L'amour pour l'amant, évidemment »²⁸. D'où le développement de nouveaux clivages féminins dans le paysage de l'amour : tantôt, le compagnonnage amical avec le mari et « l'amour - passion » avec l'amant, tantôt le pur sexuel, non satisfaisant mais « toléré » avec le mari et la tendre et amoureuse sexualité avec l'amant. Beaucoup d'entre elles restent réticentes à ce clivage et préfèrent divorcer pour pouvoir officialiser leur nouveau couple. Il s'agit là d'un des déterminants de cette proportion élevée de divorces demandés par les femmes²⁹.

Zeus, un amant amoureux, répétitivement

(86)Revenons au mythe et au divin séducteur pour souligner que dans les versions anciennes du mythe, le père des dieux n'est pas ce simple chasseur d'objet sexuel que nous présente E. Hamilton. Quand bien même Europe n'est ni sa première, ni sa dernière conquête, il succombe réellement aux charmes de la jeune mortelle, il est « terrassé » par les traits d'Aphrodite, ses yeux « étincelaient et lançaient des éclairs de passion », il lui déclare son amour, l'épouse et lui fait trois enfants. Contrairement à don Juan, le divin séducteur tient ses promesses. Et si Europe se retrouve objet de désir, elle n'est pas sans être aussi pour lui, objet d'amour. En ce sens, Zeus est plus proche de Casanova que de Don Juan. De plus, son union clandestine avec Europe s'inscrit dans la durée : au moins celle qu'implique la conception de trois fils. Durée relative puisque, plus tard et dans un autre mythe, on retrouve Zeus, amant de Sémélé (nièce d'Europe) avec laquelle il conçoit Dionysos. Sémélé qui sera une nouvelle victime de la jalouse Hera.

Cette dépendance de Zeus par rapport à son objet d'amour est aussi soulignée par Eschyle dans son récit de la séduction d'Io. Dans un monologue onirique prêté à Io, on retrouve le passage suivant : « Zeus a été, par toi, brûlé du trait du désir, il veut avec toi jouir des dons de Cypris (Aphrodite) : garde-

26. Ainsi, les clubs du libre échange sont bien plus fréquentés par les hommes que par les femmes, et une partie d'entre elles disent ne s'être livrées à cette pratique que par amour pour leur époux.

27. Dans 50 % des cas, disent les femmes de l'enquête du *Nouvel Observateur* du 30 septembre 1999.

28. Ibidem.

29. Sept divorces sur dix sont aujourd'hui demandés par les femmes.

toi, enfant, de repousser l'hymen de Zeus »³⁰.

Io, Europe, Sémélé, mais aussi Alcmène, Antiope, Danaé, Déméter, Dioné, Lédà, Létò, Mnénosyne, Némésis, Thémis et quelques autres, autant d'amantes aimées par Zeus et devenant mères avant d'être abandonnées pour une autre. Où s'illustrent bien cette compulsion à la répétition spécifique de notre fonctionnement et l'effet contraignant du fantasme qui cherche à se reproduire dans la réalité y faisant seulement varier les divers partenaires convoqués pour assurer cette répétition.

Zeus « amant amoureux » est un thème repris dans de très nombreuses versions. Il faut néanmoins constater que cette représentation ne fait pas l'unanimité et que certains auteurs n'y voient qu'un « séducteur trompeur » (Ronsard), un amant « vicieux » (Rousseau) et encore un bel exemple « d'amour impudique » (Baudouin)³¹. Comme quoi, chacun, comme chaque époque et chaque auteur, peut recréer le mythe ou du moins le réinterpréter à sa façon, c'est-à-dire à partir de son fantasme (87) et des réactions moïques ou surmoïques à l'égard de son univers fantasmatique.

Ma sœur, ma mère, mon épouse

Zeus se déguise donc en taureau pour ne pas effaroucher celle dont il est épris et pour se cacher de la déesse Héra, sa jalouse épouse qui a déjà très mal réagi à son aventure avec Io.

Mais qui est donc Héra ?

Le mythe d'Europe n'en parle quasiment pas. Seule sa jalousie est évoquée. Elle est, dans ce mythe, tout à la fois absente du texte, mais indirectement présente par le biais des stratégies de dissimulation de son époux infidèle.

Par contre, d'autres mythes nous disent qu'elle est non seulement l'épouse de Zeus mais qu'elle est d'abord sa sœur. Ces autres mythes nous disent aussi qu'elle est une épouse très particulière et notamment qu'elle est une épouse qui « donne » la souveraineté. L'iconographie grecque la représente d'ailleurs souvent munie d'un sceptre et assise sur un trône. Ses rejets les plus célèbres, elle les conçoit seule, dans le désir ou dans la haine, soit en frappant le sol de sa main, soit en mangeant une laitue qui la rend féconde sans que Zeus ne la touche. On y apprend encore qu'elle est, pour les Grecs, la déesse du mariage et de la fécondité.

S'il est vrai que l'homme se veut « désir d'objet » et encore, « souhait d'un désir autonome », et s'il est vrai qu'il craint comme la peste de retrouver, sous quelque forme que ce soit, l'angoisse de castration éprouvée face à une Mère qui lui demandait d'être tout pour elle et qui réclamait de lui, obéissance et

30. F. Letoublon, « Le rêve d'Europe chez Moschos et l'identité européenne », in R. Poignault et O. Wattel-de Croizant, op. cit., pp. 81-89.

31. Cette citation date de 1927. Baudouin est un des premiers membres de l'Académie française.

fidélité³², nous pouvons comprendre qu'il éprouve cette nécessité de trouver des réassurances narcissiques.

Ceci nous aide aussi à comprendre les difficultés que peuvent rencontrer certains hommes avec des femmes pourvues de ces attributs phalliques que constituent le savoir universitaire, le pouvoir politique ou encore la réussite financière. Les difficultés aussi avec sa femme devenant mère dans la mesure où, comme nous le savons, l'enfant peut fonctionner comme phallus pour sa mère.

Séduire et conquérir comme réassurances narcissiques

(88) Les aventures de séduction et les conquêtes amoureuses extraconjugales sont une modalité de réassurance fréquemment utilisée par l'homme dont le narcissisme est mis en danger. Elles le protègent d'un envahissement par l'angoisse de castration. Et l'on comprend aussi que ces aventures seront d'autant plus satisfaisantes qu'un tel homme les vivra avec des jeunes filles, se pliant volontiers aux caprices de son désir. Autrement dit, et plus radicalement, des jeunes disposées à se faire l'objet qui cause son désir.

« Mais souviens-toi, je serai toujours ce que tu veux. Tu vis en moi ». Elle passa la main sur ses lèvres et ajouta : « Souviens-toi, tout, toujours ». Tels sont les propos de la jeune Anna rapportés par son amant, le père de son fiancé. Propos qui reviendront plus d'une fois dans le récit comme s'ils étaient un des maillons qui l'enchaînaient à sa maîtresse³³.

L'aventure sera d'autant plus satisfaisante encore si ces jeunes filles sont de surcroît aussi éloignées que possibles de l'Imago maternelle archaïque, par leur jeune âge ou encore, par leur virginité. L'inconscient étant, on le sait, insensible à l'érosion du temps qui passe, cette imago maternelle archaïque garde en effet toujours quelque valence angoissante, voire terrifiante, pour le petit garçon que tout homme est encore dans l'inconscient.

Le lecteur attentif m'objectera à juste titre que, dans le présent mythe, Zeus s'empresse de rendre mère sa ravissante vierge. J'y vois un autre enseignement. Le désir de faire un enfant à la femme désirée, celui d'avoir une descendance et particulièrement une descendance masculine qui porte le fameux « sceptre au milieu des humains », comme l'écrit Moschos, est peut-être moins absent du désir des hommes qu'on le croit généralement. Il n'y a pas que pour la femme, que l'enfant est lourd de sens. La clinique montre que l'homme peut en espérer une attestation visible de sa virilité, une confirmation de sa puissance, une prolongation de sa vie au-delà de sa mort et une assurance de la perpétuation de la généalogie³⁴.

32. P. Aulagnier, « La féminité », in Aulagnier et coll. *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967, pp. 58-68.

33. Notons qu'il existe des maîtresses qui exercent leur pouvoir sur leur amant par le non qu'elles leur opposent. Dans le cas présent, c'est me semble-t-il un savant dosage entre le oui et le non qui enchaîne.

Par ailleurs, cet abandon répété de l'enfant par son père, ne rappelle-t-il pas celui d'un certain nombre d'hommes d'aujourd'hui ? Ceux qui abandonnent leurs (89)enfants plus ou moins radicalement en cas de divorce³⁵. Ceux qui votent ces lois qui donnent plein pouvoir (et donc pleine responsabilité) à la mère de ces enfants, autre façon de les abandonner. Ceux qui, psychanalystes, élaborent ou soutiennent des théories dans lesquelles les pères de la réalité sont de grands absents : seuls étant pris en compte la fonction paternelle, le Nom-du-Père et le grand Autre, « celui que les croyants appellent Dieu », comme le disait Lacan. Ceux qui soutiennent que le père n'est qu'un signifiant (qu'insignifiant ?), façons subtiles de confier le devenir des enfants à l'Autre maternel et au Père des cieux mais aussi curieuse résurgence du dogme de la conception virginale du Christ.

Remarquons encore ici la différence d'avec Don Juan, personnage « mythique » plus contemporain. Pour Don Juan, pas question de relations qui durent, pas question donc d'enlèvement, de mariage et encore moins de conception d'un enfant, sinon dans ses promesses trompeuses aux fins de séduction.

L'hypervirilité, comme réaction à l'angoisse de castration

L'angoisse de castration, à laquelle je fais ici appel, concerne cette crainte masculine que l'organe viril vienne à défaillir ou à manquer et, au-delà de l'organe, que le phallus imaginaire, symbole de fécondité et de toute-puissance, attribut du père imaginaire, vienne à faire défaut.

Cette « castration » prend diverses formes tout au long de la vie du sujet de sexe mâle. Anatomique, elle est d'abord rencontrée dans l'observation de la différence des sexes, comme le soulignait Freud. On est soit d'un sexe, soit de l'autre. On ne peut être à la fois fille et garçon. Si l'on est du côté de ceux qui possèdent l'attribut phallique, l'angoisse surgit, car on peut donc le perdre. Le petit mâle rencontre aussi la castration dans ces diverses limitations que l'éducation et la culture imposent à sa vie sexuelle précoce. Ultérieurement, toutes les autres limitations, comme l'échec amoureux ou professionnel, la maladie et la mort et tout ce qui le laisse impuissant, peuvent faire surgir chez le sujet masculin une angoisse semblable à celle qui l'étreignit enfant. Pour se défendre contre de telles angoisses, conscientes ou inconscientes, le sujet développe diverses stratégies et notamment l'hypervirilité et la transgression compulsive de divers interdits.

Un grand séducteur me demanda un jour rendez-vous, envoyé par un service hospitalier d'andrologie qu'il avait consulté pour être réassuré quant à la grandeur (90)de son membre viril. Tout à fait normal lui avait-on dit. Ce qui n'avait pas résolu sa compulsion à la séduction, compulsion devenue très embarrassante depuis qu'il était tombé amoureux d'une de ses conquêtes. Il voulait vraiment faire sa vie avec elle et réciproquement mais ni elle, ni lui

34. N. Stryckman, *Désir d'enfant*, in *Le Bulletin freudien*, n° 21, 1993, pp. 91-92.

35. C'est le cas de 30 à 60 % d'entre eux, selon les enquêtes.

d'ailleurs, ne supportait sa compulsion à séduire toutes les jolies femmes qu'il rencontrait. Après quelques semaines d'analyse, lui revint accompagné d'une forte angoisse, ce souvenir d'enfance d'une consultation médicale demandée par son père. Celui-ci était très inquiet parce que le membre de son fils lui paraissait anormalement petit.

Comme on le sait, l'hypervirilité n'est pas la seule réponse possible à cette angoisse. Celle-ci peut aussi entraîner une ravageante timidité ou une résistante inhibition sexuelle.

L'hypervirilité de Zeus, comme celle de Don Juan d'ailleurs, peut faire figure de réaction idéale face à cette angoisse de castration. De même, la transgression par Zeus de tous les interdits fondamentaux (meurtre et castration du père Chronos, noces avec sa sœur, relation adultère et incestueuse avec son arrière-arrière-petite-fille), constituent autant de traits qui exercent une fascination sur plus d'un mâle angoissé par l'idée de perdre quoi que ce soit qui fait sa puissance, son pouvoir, sa fécondité, et lui apporte par conséquent bonheur, plaisirs et jouissances. D'autres cependant, qui renoncèrent à la satisfaction de ces pulsions, développeront au contraire de violentes réactions de rejet contre ces transgressions. Ainsi, certains ont stigmatisé la double tromperie de Zeus : à l'égard d'Europe et à l'égard de son épouse légitime. Et encore le vice du vieillard libidineux, lascif et impudique.

Comme déjà noté en début d'article, il est probable que cette hypervirilité divine puisse aussi nous ravir et nous fasciner parce que ces aventures, correspondant à la réalisation de plus d'un de nos désirs refoulés ou réprimés, se déroulent sans les difficultés internes ou externes auxquelles se heurtent souvent de telles transgressions : culpabilité psychique, symptômes sexuels correspondants, conflits avec la famille d'origine, opprobre voire exclusion sociale.

Dans notre clinique d'aujourd'hui, une telle hypervirilité, de même qu'une culpabilité à l'égard de semblables aventures amoureuses, se rencontrent chez un certain nombre d'analysants angoissés par la rencontre de l'autre sexe.

Et sous la plume de divers sexologues et psychanalystes, on retrouve mention de ces inquiétudes, ces peurs intenses voire ces frayeurs remontant à la petite enfance que constitue pour beaucoup d'hommes la rencontre hétérosexuelle. On retrouve aussi la mention des trois types de réactions classiquement adoptées pour y faire face. D'une part, l'évitement de toute rencontre féminine. D'autre part, les (91)hésitations, tergiversations, actes manqués et autres ratages involontaires rendant la rencontre impossible. Et enfin, le machisme en tant que retournement d'une peur intense en son contraire. Le comportement de Don Juan a été ainsi interprété, lui qui faisait seller ses chevaux de telle sorte qu'il puisse s'enfuir dès la conquête consommée³⁶.

On peut ajouter à ceci que ces craintes et frayeurs sont d'autant plus probables et plus fortes que l'homme conjugue sa vie à celle d'une femme qui a

36. Monique Schneider fait bien justement remarquer la chose dans son livre sur *Don Juan et le procès de la séduction*, Paris, Aubier, 1994, pp. 154-164.

fait carrière, qui a du pouvoir et du savoir, qui prend l'initiative dans la relation de séduction ou encore, qui peut le dominer par son intelligence ou par l'importance de ses biens matériels. De telles femmes, qui ont réussi leur vie selon certains critères d'aujourd'hui, peuvent, bien malgré elles, réactiver chez l'homme des fantasmes d'enfance, de domination par une imago maternelle phallique et donc féminisante qui se retrouvent à l'origine de nombreux malentendus et conflits de couple.

L'hypervirilité, comme réaction à l'angoisse de castration

Quelques mots encore sur la jeunesse, nouvel objet d'amour et de désir, soulignée de nombreuses fois dans le mythe. Comme la clinique et la littérature nous l'enseignent, tout nouvel amour, quel que soit l'âge de l'aimée, induit chez l'amant (comme chez l'aimée évidemment) un sentiment de renaissance. Reconnaissance et renaissance s'imbriquent d'ailleurs dans l'expérience vécue comme dans le signifiant. On comprend que ce sentiment de renaissance sera d'autant plus grand que l'aimée sera en âge d'être la fille de l'amant envahi par les angoisses du vieillissement et de la mort.

Un biographe de Zola écrit à propos de sa seconde compagne, que cette jeune femme, « lors de sa douloureuse crise de la quarantaine, lui redonna deux enfants et une nouvelle énergie qui lui permirent d'achever cinq grands romans et d'apparaître ainsi comme le maître incontesté du grand roman »³⁷. Un autre biographe souligne la bénédiction que représenta pour Zola, au seuil de la cinquantaine, l'arrivée des enfants conçus dans cet « emportement de bonheur » : « Enfin, grâce à Jeanne, sous mes lèvres, ces tièdes cheveux d'enfant à embrasser »³⁸.

(92) Dans son dernier petit livre, longue lettre écrite à une très jeune roumaine, Marcel Moreau, écrivain d'un âge certain, explicitement préoccupé par la mort, et qui n'a cessé de s'engager dans des relations passionnées avec de jeunes femmes, dit bien cet effet de renaissance et de « résurrection » de la rencontre amoureuse, même lorsque celle-ci n'est pas consommée. « Et dire que j'aurais pu rendre l'âme sans avoir rencontré en moi cette part de ma vérité douée pour aimer et adorer au-delà des dons que j'avais employés jusque-là à ces tâches (...) il n'a fallu que le bref instant où je t'ai vue et entendue pour savoir que cet homme existait ». Et encore : « Je t'aime avec ce corps qui se fait vieux et lourd, sauf lorsque tu l'obsèdes et lui apprends à se tordre, même rongé, même décomposé, vers toi; sauf lorsque tu l'envoûtes et lui apprends la joie d'être possédé de toi »³⁹. Notons au passage que ce même texte illustre, avec éclat, que l'objet qui cause le désir n'est pas nécessairement l'objet soumis, déchu ou abject auquel le concept d'objet, cause de désir, est souvent associé. La jeune amante roumaine se trouve ici idéalisée, portée sur un trône et « objet »

37. H. Mitterrand, « Zola (Emile) », in *CD.Rom.Universalis*, 1996, Version 2.0.

38. H. Guillemin, « Zola (Emile) », in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1985, 1239.

39. M. Moreau, *Extase pour une infante roumaine*, Paris, Lettres vives, 1998.

d'une religion mystique et païenne.

Tout cela rend compte de ce que c'est cette quête de l'épouse ou de l'amante juvénile. Mais pourquoi faut-il qu'elle soit vierge ? Car le mythe y insiste. La virginité d'Europe y est plusieurs fois mentionnée⁴⁰. Par ailleurs, d'autres mythes nous indiquent que l'épouse de Zeus redevenait vierge une fois par an avant la célébration annuelle de son union sacrée avec son frère.

Freud nous a par contre habitués à penser qu'il y avait tabou sur la virginité dans les peuplades primitives et crainte du premier rapport chez l'homme civilisé⁴¹.

Pour rappel, Freud liait cette crainte à l'anxiété suscitée par la rencontre de la femme en général. L'autre, l'incompréhensible, devient l'ennemie et « l'assujettissante » par le désir sexuel qu'elle suscite. Freud mentionnait aussi, et plus précisément, l'anxiété causée par le sang, par les prémices en général et par la réaction agressive de la femme aux douleurs de la première fois et à sa défloration en tant que blessure narcissique. Dans ce même texte, il évoquait enfin l'anxiété de l'homme d'une part, face à la déception possible de celle qui fait l'amour pour la première fois et d'autre part, face à son éventuelle agressivité liée à l'envie du pénis dont elle est privée.

Néanmoins, le mythe comme la clinique d'aujourd'hui font penser que le (93)rapport de l'homme à la virginité de l'amante est plus complexe encore.

Si certains hommes craignent en effet la virginité de l'aimée, d'autres recherchent au contraire le rapport sexuel avec de jeunes vierges. Certains sont même prêts à payer fort cher pour obtenir ce « privilège » de la défloration. Peut-être s'agit-il à nouveau d'un comportement réactionnel par rapport à l'angoisse. Peut-être s'agit-il de se prouver qu'ils ne sont pas comme « le commun des mortels » et qu'ils peuvent réussir là où d'autres échouent. Pour d'autres enfin, il semblerait que la virginité met plus de la distance que la juvénilité entre l'amante et la mère. Pour l'enfant qui sommeille en eux, en effet, une chose est sûre : sa mère n'est plus vierge même s'il avait ardemment souhaité qu'il en soit autrement.

G. Pommier considère même que la virginité est un élément essentiel du processus d'idéalisation de l'amante par son amant. Une femme ne devient-elle d'ailleurs pas vierge pour tout homme qui l'aime ? Si l'homme n'attend plus de nos jours que se déchire l'hymen lors de leur première relation, il ne lui fera pas déplaisir, (et c'est peu dire), que son amante lui affirme qu'il est le premier avec lequel elle a éprouvé autant d'amour et de jouissance et encore, que toutes les autres relations avaient été pour elle de bien peu d'importance⁴². Certains hommes se contentent de la frigidité de leur maîtresse comme si une part de

40. D'autres mythes nous indiquent que l'épouse de Zeus redevenait vierge une fois par an avant la célébration annuelle de son union sacrée avec son frère.

41. S. Freud, « Le tabou de la virginité » (1918), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 66-80.

42. G. Pommier, *Du bon usage érotique de la colère*, Paris, Aubier, 1994, pp. 167-168.

leur virginité se trouvait ainsi préservée⁴³.

Enfin, ne peut-on pas rendre compte de cette attirance consciente ou inconsciente de certains hommes pour les jeunes filles vierges, par l'attrait qu'exercent sur eux l'expérience dangereuse, le désir de désirer sans être embarrassés par ces craintes décrites par Freud, et encore par le vœu d'assumer cette fonction que la coutume primitive réservait à certains personnages tels le vieillard, le sage, l'homme saint, autant de substituts du père, comme l'interprétait Freud. Et il ajoutait : « Nous ne sommes donc pas surpris de trouver, parmi les succédanés du père chargé de la défloration, l'image même des dieux ».

IV. Tempes grisonnantes et démon de midi

(94)Emile Zola n'est pas le seul homme, arrivé au milieu de la vie, qui a témoigné de l'importance de tels nouveaux liens amoureux. Je pense notamment à Serge Gainsbourg, Victor Hugo, Yves Montand, Charles Aznavour, François Mitterrand, Johnny Halliday, Pablo Picasso, Marcel Moreau, Auguste Rodin et Jean-Paul Sartre. Ils n'ont pas tous, il est vrai, assumé une nouvelle paternité.

Dans une récente interview, Charles Aznavour, 76 ans, disait tout le bonheur qu'il avait vécu et qu'il vivait encore avec Ulla, sa seconde épouse, rencontrée il y a 34 ans alors qu'elle était « une petite suédoise » qui venait de débarquer à Paris. « A une femme qui vous donne sa jeunesse, sa beauté, alors qu'on n'est plus tout frais, on a envie de tout donner, ajoutait-il. Et cela dure encore ». Remarquons au passage, qu'Ulla est une étrangère tout comme Europe, la ravissante phénicienne. Cette caractéristique de l'amante n'est pas toujours sans effet sur le désir masculin. L'étrangère apporte non seulement l'inconnu, la surprise et l'énigme qui entretiennent le désir mais elle est aussi celle qui a le plus de chance d'éloigner son amant de la terre maternelle⁴⁴.

De nombreux romans développent aussi le thème de l'amour fou et rajeunissant de la jeune fille et du quinquagénaire.

Ainsi Françoise Rey, dans son roman *La rencontre*, décrit très finement l'identification progressive d'un père, châtelain ayant largement dépassé la cinquantaine, à son fils mort, identification qui l'amène à tomber amoureux de la jeune villageoise que ce fils avait mise enceinte avant d'aller mourir à la guerre. Le père quinquagénaire adopte l'enfant de son fils et sa mère, devient l'amant de celle-ci et lui fait un nouvel enfant. À l'annonce de sa nouvelle paternité, écrit Françoise Rey, « il repartit (...) ivre d'une joie totale, absolument heureux, radicalement métamorphosé. Il avait vingt ans, à peine plus, et le

43. Ibidem, pp. 173-174. À noter ici la difficulté des femmes écartelées entre leur désir et les désirs contradictoires des hommes désirant qu'elles restent frigides et/ou qu'elles manifestent bruyamment leur plaisir.

44. Bien que tout ceci soit très relatif : on sait que le transfert dans la cure comme dans la vie amoureuse est relativement indépendant de l'âge et même du sexe de celui ou de celle qui en est l'objet.

plaisir d'exister bouillonnait en lui avec l'amour qu'il venait de donner et de recevoir. Il se sentait beau, vigoureux, puissant et immortel, en dehors des lois du monde (...) Il était un héros de l'espace et du temps, un voyageur prodige, un fantôme amoureux au rut inépuisable, un dieu de rêve... »⁴⁵

Une autre femme, Joséphine Hart, a publié un roman décrivant l'aventure (95)passionnelle d'un homme de la cinquantaine auquel tout avait réussi. Homme de devoir, il avait vécu jusqu'alors une vie familiale qui semblait parfaite et il était arrivé au sommet d'une belle carrière politique. La rencontre de cette jeune femme, fiancée de son fils, le conduit à découvrir une partie de lui-même tout à fait méconnue et l'impression de vivre enfin. « Etre mené à la vie par un autre, comme je l'étais par Anna, induit d'étranges besoins, totalement inconcevables auparavant. Respirer devenait plus difficile sans elle. Je me sentais littéralement venir au monde. » « Pour continuer à vivre, il fallait que je la voie ». « Je savais que je me ruais tête la première vers la destruction. Mais j'étais sûr de pouvoir contrôler et planifier chaque pas en chemin ». Mais il supportait de plus en plus difficilement l'idée que son fils allait épouser leur amante. « La rage et la haine se propageaient en moi, langues acerbées de serpents qui sifflaient : Va la chercher. Enlève-la, murmuraient-elles. Oblige-la à te suivre. Oblige-la à quitter Martyn. Ce soir. Laisse tout tomber. Maintenant. »⁴⁶

Cette fois, c'est le côté destructeur et auto destructeur du « démon de midi » qui est mis en avant. Le fils se tue « accidentellement » après avoir découvert les amours de son père et de sa fiancée. Le père amant de la fiancée présente sa démission à son ministre. Sa femme exige le divorce et Anna, sa maîtresse, disparaît sans laisser d'adresse. Il vit désormais dans l'isolement, obsédé par le souvenir de son fils et par celui d'Anna. Son seul espoir : que la mort ne se fasse pas attendre trop longtemps. « D'autres auront peut-être plus de chance. C'est-ce que je leur souhaite » dit-il pour conclure.

Moins dramatique est la fin de l'aventure amoureuse écrite par A. Leygonie : « Comme certains s'entretiennent par la pratique du sport, dit le héros aux rides tombantes, aux cheveux blancs et aux taches de son sur le dos de la main, j'étais entretenu par l'amour de la Musaraigne, entretenu par son amour dans l'idée que je restais jeune. J'étais un homme entretenu. Entretenu par une fille qui n'avait pas de métier, pas d'argent. Juste un regard. Chaque fois que je pense à elle, je croise son regard à remonter le temps. »⁴⁷ Tout va pour le mieux, mais un jour elle décide qu'il ne fallait plus se voir. C'est le désespoir, l'obsession qu'elle revienne sur sa décision, l'impossibilité de pratiquer encore son métier de peintre, et surtout un terrible coup de vieux « lourd de tout le poids des ans qui nous séparent ». « Peut-être que je vais me tuer (...) A cause de l'idée que c'est fini, que plus jamais je ne pourrai séduire

45. F. Rey, *La rencontre*, Paris, Spengler, Pocket 3047, 1993, pp. 445-446.

46. J. Hart, *Dangereuse* (1991), Paris, Laffont, 1991, pp. 57, 63 et 153. Ce roman a été adapté par Louis Malle dans son film « Fatale ».

47. A. Leygonie, *La musaraigne*, Paris, Albin Michel, 2000, p. 22.

une jeune fille. »⁴⁸

Des indices de moins en moins équivoques

(96) La mort annonce de loin sa venue. Pour les plus précoces, la crise du milieu de la vie débute à 35 ans. Pour les autres, elle ne fait sentir son existence que dix ans plus tard.

Pour les uns, cette réalité de la mort surgit suite à un échec professionnel ou à la découverte insidieuse d'une baisse de performances dans leurs abords de nouveaux problèmes...

Pour d'autres, ce sera la baisse manifeste de l'acuité visuelle, l'apparition des cheveux gris ou d'une légère calvitie et encore, la découverte dans le miroir d'une accumulation de graisses préluant à la brioche déformant leur mâle silhouette. Pour d'autres encore, c'est le premier décès d'un ami de leur génération. Ce qu'il y a de pire pour certains ce sont les premières taches de son sur le dos de la main... « parce que ça (ces fleurs de cimetière), on les a constamment devant les yeux. Pas besoin d'aller devant la glace. »⁴⁹

Dans les entreprises, les indices ne sont pas moins présents. La circulaire, invitant certains à prendre leur pré-pension afin de laisser leur place aux plus jeunes, moins coûteux et surtout plus performants, est sans doute l'indice le plus parlant.

L'univers familial connaît aussi ses vicissitudes évocatrices du temps qui passe et de la mort qui s'approche : le départ des enfants⁵⁰ et l'arrivée des petits-enfants⁵¹ et encore, le passage en maison de repos ou le décès d'un parent.

Enfin, la sexualité de l'homme mûr subit elle aussi quelques modifications inéluctables auxquelles il ne reste pas insensible. Parmi celles-ci, l'érection qui ne réagit plus aux seuls incitants psychiques et qui prend plus de temps à s'établir, la période réfractaire⁵² qui devient plus longue et l'impuissance secondaire qui devient de plus en plus fréquente⁵³.

48. Ibidem, pp. 18 et 111.

49. Ibidem, p. 17.

50. Le syndrome dit « du nid vide ».

51. Arrivée qui les propulse une fois encore dans une autre génération : celle des grands-pères qui partagent leur vie avec une grand-mère.

52. Période durant laquelle l'homme ne peut avoir d'érection suite à une éjaculation précédente.

53. Notons que ces divers éléments, à première vue négatifs, peuvent dans certains cas être l'occasion pour le couple d'atteindre des plaisirs et des jouissances qui leur avaient été inaccessibles jusqu'alors à cause de la trop grande avidité de l'homme ou encore de sa tendance prononcée à conclure trop rapidement.

(97) Néanmoins, les effets de l'âge, plus ou moins acceptés si pas radicalement refusés, sont le plus souvent d'abord appréhendés chez l'autre, le collègue ou la compagne de vie. Quant à la mort, elle est souvent d'abord rencontrée par le biais de celle d'un proche : un parent ou un ami de la même génération.

Quelques réactions masculines à l'égard de la faucheuse maîtresse

À 59 ans, Freud écrivait : « Nous soutenions volontiers que la mort est la fin nécessaire de la vie (...) Cependant, en réalité, nous avons l'habitude de nous comporter comme s'il en était autrement. Nous manifestons une nette tendance à mettre de côté la mort, à l'éliminer de notre vie. Nous essayons d'étouffer l'affaire (...) Personne ne croit à l'éventualité de sa propre mort (...) dans l'inconscient, tout le monde est convaincu d'être immortel ».

Dans l'inconscient, pourrait-on ajouter, chacun est convaincu d'être un Zeus, éternellement capable de séduire et d'engendrer. Le mythe de l'enlèvement d'Europe serait donc l'équivalent d'un rêve heureux de l'homme aux tempes grisonnantes, l'envers du cauchemar du milieu de la vie.

Outre la dénégation et les diverses formes du « je n'en veux rien savoir », les réactions, par rapport à ce mouvement vers le handicap de plus en plus grand et vers la mort, sont multiples.

D'aucuns se tournent vers les médicaments qui promettent un ralentissement du vieillissement, médicaments à propos desquels certains médecins se plaignent de la fréquence de leur demande dès l'âge de quarante ans, alors que leur consommation ne devient utile que quelque quinze ans plus tard.. On sait aussi que les antidépresseurs des quinquagénaires font aussi la fortune des pharmaciens.

D'autres se suicident plus ou moins ouvertement, tel Peguy qui faisait dire à Clio dans *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* : « Au bout de cinquante ans, les hommes sont finis ». À 41 ans, le 5 septembre 1914, il était tué d'une balle dans la tête, debout, face à l'ennemi, alors que ses hommes, tous abrités, hurlaient : « Mais couchez-vous lieutenant, couchez-vous ». Et son biographe de commenter : « Il y a dans cette mort quelque chose d'un suicide »⁵⁴. D'autres encore commencent à fréquenter les clubs de musculation ou s'engagent dans de multiples activités sportives ou autres. Celles qui sont valorisées par les plus jeunes sont évidemment (98) les plus attirantes. Et si certains noient leurs pensées nostalgiques dans un débordement d'activités professionnelles, d'autres le font dans l'alcool. Autre solution sans doute moins fréquente aujourd'hui : la solution religieuse. Accentuation de la croyance et de la pratique, voire abandon de la vie familiale pour la vie religieuse : plus souvent chrétienne hier, plus souvent bouddhique aujourd'hui.

Enfin d'autres se lancent, comme Zeus, dans de nouvelles amours⁵⁵, avec des jeunes femmes bien plus jeunes qu'eux. D'aucuns même se lancent dans de

54. Daniel Halévy et les frères Tharaud, cités par L. Nucera, in « Péguy, un homme de droit et de droiture », *Le Nouvel Observateur*, Paris, août 1997, 1709, p. 70.

nouvelles paternités. Amour et procréation se font tentatives de guérison de l'angoisse suscitée par la vieillesse et la mort, angoisse que Freud a rapproché de l'angoisse de castration au sens où nous l'avons envisagée plus haut⁵⁶.

Alors que la tentation est grande de dire : « Je ne suis plus capable de... » alors qu'il entend dire à son propos : « Il n'est plus à même de... », l'allant, devenant vieux, se plaît à prouver aux autres et à lui-même le contraire. Quoi de plus plaisant que de le faire en donnant et en se donnant du plaisir en charmante compagnie ?

Liliane Siegel, partageuse et clandestine compagne de Sartre vieillissant, avait rêvé durant de longues années d'être choisie et de ne pas être partagée. Elle se donna néanmoins pour tâche de lui fournir de nouvelles amies. « Il ne se fit pas prier, mais me demanda de les lui décrire : il choisirait ». Notons à nouveau cette volonté du choix. « Il s'amusait beaucoup, poursuit-elle, il rajeunissait de vingt ans ». Et l'amie de citer Sartre : « Te rends-tu compte, petite, sans compter Castor (Simone de Beauvoir) et Sylvie, en ce moment, j'ai neuf femmes dans ma vie ». Notons encore au passage ce « Petite », petit nom que Sartre adressait à beaucoup de ces femmes⁵⁷.

Remarquons qu'à la différence de Zeus, de Mitterrand et d'Yves Montand, Sartre ne leur faisait pas d'enfant. Son choix était plutôt, semble-t-il, de les traiter, elles, comme des enfants. En tout cas, il fit de l'une d'elles sa fille adoptive, tandis qu'il affectait d'appeler l'autre « ma bâtarde ». Remarquons encore, que Liliane appelait parfois Sartre « ma mère » et que lui-même dédiait parfois ses livres par la mention « À Liliane, maternellement »⁵⁸.

(99) Marcel Moreau, déjà cité, commence son récit intitulé *La jeune fille et son fou* comme ceci : « Jeune fille faisant fi de mes ans, j'écoute ton amour me retenir de mourir »⁵⁹. Plus loin, il implore : « Viens, viens vite régner sur le dernier empire, que je puisse fonder et que je t'abandonne ». Et plus loin encore, il précise : « Voilà aussi pourquoi je t'aime, en écrivant ce livre, plus que je t'aimerais si je ne l'écrivais pas, et moins que je ne t'aimerai lorsqu'il sera écrit. Tu lui donnes le visage de ta jeunesse triomphante, tandis que je conserve ma gueule pénalisée par l'âge. Ce n'est rien. Au moins, toi tu sais que j'ai les traits de mon œuvre, façonnée à la hache plus qu'au ciseau, dans les ténèbres plus que dans la lumière, et que tu m'as élu pour ce qu'ils ont encore de passion inachevée plus que pour ce qu'ils montrent déjà de mort inéluctable ».

Dans cette lutte contre l'angoisse du vieillissement et de la mort,

55. D'après le *Consumer Report*, 25 % des maris et 8 % des épouses ont dit avoir eu des rapports sexuels extraconjugaux au moins une fois après l'âge de 50 ans.

56. Notamment dans « Le moi et le ça » (1922), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, pp. 300-301.

57. L. Siegel, *La Clandestine*, Paris, Maren Sell éditions, 1988, p. 165.

58. Ibidem, p. 93.

59. M. Moreau, *La jeune fille et son fou*, Paris, Lettres Vives, 1998, p. 7.

réanimant l'angoisse de castration, on voit bien la complicité et la complémentarité des intérêts qui peuvent réunir la jeune femme animée par son désir inconscient pour le père et l'homme en âge d'être son père.

On voit aussi les difficultés conjugales fréquentes pour les femmes engagées dans la cinquantaine, qui ne sont pas sans rencontrer ces mêmes épreuves et qui n'ont ni les mêmes possibilités de combattre les angoisses qui sont les leurs, ni non plus le désir de se laisser emporter par d'analogues démons de midi. Il faudra y revenir.

De quelques réactions à l'égard de ce type de couple

Certains et certaines ont considéré que la réalisation effective de cette complicité entre ces vieux hommes et ces jeunes filles était scandaleusement machiste, franchement immorale, voire signe avéré de perversion ou de psychopathie. Arnobe, avons-nous vu, a fustigé les « stupres » de Jupiter, Prudence s'est moqué de la stratégie amoureuse du père des dieux et Augustin a dénoncé le mauvais exemple des dieux de la mythologie⁶⁰.

Il est encore aujourd'hui des historiens, Duroselle par exemple⁶¹, qui en parlent comme d'un « mythe répugnant » et, dans notre quotidien, des pères, des frères (100) et des sœurs, des mères même, qui bannissent leur fils s'engageant dans de tels liens amoureux. D'autres accueillent au contraire ces « transgressions » avec admiration, idéalisation, envie et fascination. Remarquons, à ce propos, que le mythe d'Europe a été interprété, au cours des siècles, comme symbole de la fécondité et de l'opulence, du renouveau, d'énergie vitale, comme allégorie enfin de l'immortalité, précédent avéré de la résurrection du Nouveau Testament.

Ces réactions de rejet, de condamnation, d'admiration ou de fascination, conviennent-elles à des thérapeutes et, a fortiori, à des analystes ? La réponse pourrait paraître évidente, bien que dans la réalité clinique, il semble que la neutralité bienveillante freudienne ne soit pas toujours aisée à soutenir, tant nous sommes tous et toutes sujets à ces mêmes angoisses sinon du vieillissement du moins de la castration. Je pense donc qu'il importe de rappeler l'évidence et de redire que ni la condamnation ni l'encouragement ne conviennent, et ce pour trois raisons au moins.

D'une part, si le psychanalyste a à diriger des cures, il n'a pas à diriger, ni à juger la vie de ses analysants. Ce qui doit l'intéresser, c'est l'analyse et seulement l'analyse du fonctionnement psychique individuel et/ou celui du système conjugal ainsi constitué. À charge des analysants de choisir de réaliser, de réprimer ou de sublimer les désirs qui les animent plus ou moins inconsciemment et qui se dévoilent dans la cure⁶². D'autre part, le

60. R. Chevalier, « Europe, quel symbolisme ? », in R. Poignault et O. Wattel-de Croizant, op. cit. p. 15.

61. Cité par R. Chevalier, in R. Poignault et O. Wattel-de Croizant, op. cit. p. 15.

62. À l'intérieur de certaines limites évidemment, en ce qui concerne les interdits

psychanalyste n'a pas à considérer les personnages mythiques comme des idéaux de vie, mais comme des métaphore ou des représentations de désirs refoulés et agissant dans l'individu ou dans la culture parce que refoulés. Imaginons simplement le nombre d'incestes, de parricides, de mutilations paternelles, d'automutilations et de meurtres auxquels nous devrions nous abandonner si nous prenions Zeus comme idéal du moi. De suicides aussi si nous devions attribuer à Antigone ce même lieu. Bien plus, comme analyste, il importe de bien distinguer le désir de sa réalisation. « Le désir, disait Lacan, n'implique pas nécessairement sa réalisation ». Au contraire, sa réalisation effective implique souvent une certaine mort du désir. Par ailleurs, le désir étant, dans sa radicalité, cannibalique, incestueux et meurtrier, la tâche s'impose à chacun d'accepter la limite qu'impose la civilisation à la réalisation de ses désirs fondamentaux et, en ce qui concerne les autres, de déterminer ceux qu'il décide de réaliser, ceux qu'il choisit de réprimer et ceux qu'il préfère sublimer.

De quelques difficultés spécifiques à ces couples paradisiaques

(101) Enfin, à propos de ces couples « jeune fille / vieux-Zeus », qui pourraient paraître un divin remède à l'impossibilité d'un « vrai » rapport⁶³ entre les hommes et les femmes, et qui pourraient sembler être, pour la jeune fille, une issue paradisiaque à l'envie du pénis et, pour le quinquagénaire, une parfaite réponse à l'angoisse de castration, il convient de rappeler que la clinique du couple indique que ces relations amoureuses et sexuelles particulières n'échappent pas plus que les autres aux difficultés et aux impasses de la vie amoureuse.

E. Hamilton, dont on a déjà pu percevoir la prise de distance par rapport aux ravissements que peut induire ce mythe, l'exprime ainsi dans son récit :

« Une voie douloureuse est réservée à celle qu'il comble de son amour et qu'il rejette, lourde de son fruit. Elles gémiront longtemps, ces amantes d'un jour » Mais il ajoute aussitôt : « Aucune ne regrettera d'avoir partagé le plaisir d'un dieu et conçu de Zeus, un fils promu à une grande destinée ».

Cette réécriture, hamiltonienne du mythe, attire notre attention sur le fait que si les couples, réunissant jeunes femmes et séduisants quinquagénaires apportant les plaisirs, les jouissances « divines » et les sublimes bonheurs si bien décrits par Marcel Moreau, ces couples ne sont pas néanmoins sans vivre des malentendus, des discords, des contraintes et des souffrances, certaines spécifiques, d'autres communes à toutes les modalités conjugales.

Ainsi, ai-je plus d'une fois rencontré dans ma clinique de jeunes « Europes », ravies par ou ayant ravi de séduisants « taureaux » aux corps devenus lourds et marqués par l'âge, qui se trouvent confrontées à une inexplicable frigidité – il n'est pas toujours facile d'accepter de jouir dans l'inconscient avec un substitut paternel. Plusieurs d'entre elles souffraient en

fondamentaux : cannibalisme, meurtre et inceste.

63. Par « vrai », j'entend ici parfaitement comblant et entièrement satisfaisant.

outre des infernales intrusions de la jalouse ex-épouse tandis que d'autres se heurtaient aux difficiles relations d'amour et de haine des enfants du premier lit de son sublime amant. Sans oublier pour d'autres encore, l'expérience perturbante de la culpabilité éprouvée à l'égard de leurs malheureuses rivales, abandonnées par ceux qu'elles ont enlevé ou qui les ont enlevées.

Du côté des « taureaux » séducteurs, la relation n'est pas nécessairement moins problématique. Pourquoi cette impuissance répétée avec celle qu'ils appellent « ma petite » ou « mon bébé », se demandent certains ? Pourquoi ces jeunes amantes, se demandent d'autres, leur refusent-elles le plaisir de l'orgasme partagé ? Comment (102)faire, se demandent d'autres encore, pour répondre au vœu de participation de leur jeune compagne aux fêtes nocturnes qui ne sont plus de leur âge (à eux) et à ses jeunes et intenses désirs sexuels qu'ils ne sont plus à même de satisfaire avec autant d'impétuosité ? Que faire encore avec ce désir d'enfant qui surgit tôt ou tard chez ces jeunes compagnes, désir d'enfant auquel beaucoup ont déjà, quant à eux, pleinement satisfait ? Que faire enfin avec cette exigence de fidélité qui s'impose à nouveau à eux, les jeunes d'aujourd'hui n'étant pas moins exigeantes que leur mère à ce propos. Au contraire ? Et nous avons rencontré certains ces quinquagénaires finalement abandonnés par leur jeune Europe. Comme me faisait remarquer un analysant, « pour finir, ces nouvelles et jeunes amours ne solutionnent pas les angoisses du vieillissement pour lesquelles j'ai quitté la femme de mes enfants ».

Je ne continue pas sur cette piste de difficultés et des embûches. Le lecteur pourrait croire qu'après avoir fait valoir les délices de ces amours aussi terrestres qu'olympiennes, je veuille noircir le tableau. Cela n'est pas mon propos. Mais le clinicien se doit de faire valoir ce que lui enseigne sa clinique, tout en relativisant cet enseignement : les couples qui traversent ces difficultés spécifiques avec bonheur ne viennent pas le consulter. De plus, libre à chacun de décider si les joies et satisfactions rencontrées ne valent pas les turbulences et les difficultés impliquées.

Notons encore que ces turbulences et ces difficultés constituent sans doute l'une des raisons pour lesquelles certains quinquagénaires, comme Zeus d'ailleurs, ne cèdent à ces démons qu'à l'insu de leur épouse en essayant de préserver le lien conjugal premier. Pour cette raison et pour cette autre sans doute, à savoir leur rêve de satisfaire plusieurs femmes à la fois et son scénario imaginaire qui le campe « au milieu d'un harem centré sur sa phallicité »⁶⁴.

Reconnaissance et acceptation de notre mortel destin

Sous la plume de certains auteurs, comme S. Mimoun et E. Chaussin, on retrouve le thème de la reconnaissance et de l'acceptation de ce qui est « le vieillissement et notre mortel destin ». Reconnaître sans se résigner, accepter ce qui est, afin d'y trouver les remèdes adéquats et de profiter au mieux du temps qui reste à vivre, est le choix de certains. Sublimations de la libido dans la créativité artistique ou intellectuelle, dans le travail, dans l'écriture ou dans la vie de grand-père, constituent une autre réponse aux angoisses du milieu de la

64. D. Dumas, *La sexualité masculine*, Paris, Aubier, Pluriel, 1990, p. 127.

vie. Ce fut, semble-t-il, celles que Freud choisit pour lui. Son renoncement à la sexualité dans la vie privée est bien connu et l'investissement (103)libidinal dans son travail clinique et théorique ne l'est pas moins.

Sa cinquantaine fut marquée par une grande production théorique dans laquelle on peut repérer cinq écrits où s'élabore le thème de la mort : *Grand est la Diane des Ephésiens* (1911), *Le thème des trois coffrets* (1913), *Totem et Tabou* (1913), *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort* (1915), *Deuil et mélancolie* (écrit en 1915). Façon comme une autre de se familiariser avec notre noire maîtresse et de se préparer à sa rencontre. Mais le travail en général était bien plus encore pour Freud.

« Je ne peux me représenter une vie sans travail comme vraiment agréable, écrit-il à 54 ans, pour moi, vivre par l'imagination et travailler ne font qu'un ; rien d'autre ne m'amuse. Ce serait la recette du bonheur, n'était l'affreuse pensée que la productivité dépend entièrement d'une disposition aléatoire ; que peut-on entreprendre au cours d'une journée ou d'une période où les idées se refusent et où les mots ne veulent plus s'aligner ? Cette éventualité ne cesse de me faire trembler. C'est pourquoi tout en me soumettant au destin, comme il convient à un honnête homme, je formule cependant une secrète prière : surtout pas de longue maladie, pas de misère physique qui paralyse mes facultés de création. Mourons sous le harnais, comme dit le roi Macbeth. »⁶⁵

Quant à ses diverses correspondances, elles laissent entrevoir un Freud, père et grand-père, attentif à ses enfants et petits enfants et très affecté par la mort de certains d'entre eux⁶⁶.

Lacan s'est aussi fort investi dans le travail créatif : sa cinquantaine fut marquée par son départ de la Société psychanalytique de Paris mais surtout par le début de son *Séminaire*⁶⁷ et par la publication de nombreuses et importantes communications comme *Fonctions et champs de la parole et du langage en psychanalyse* (1953), *La direction de la cure et les principes de son pouvoir* (1958) et *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien* (1960). Il avait 63 ans lorsqu'il fonda son Ecole et 70 ans lorsqu'il introduisit les mathèmes et les nœuds borroméens dans son enseignement, inaugurant ainsi une toute nouvelle phase de son enseignement. « Je suis en retard sur chaque chose que je dois développer avant de disparaître et j'ai du mal à avancer »⁶⁸.

La psychanalyse n'est pas une nouvelle morale

65. Cité par M. Schur, *La mort dans la vie de Freud* (1972), Paris, Gallimard, 1975, p. 314.

66. Ibidem. Ainsi que C. Guibard, *Du désir du père dans les écrits freudiens*, Louvain-la-Neuve, mémoire de licence en psychologie, 2000.

67. J. Lacan, *L'homme aux loups*, Séminaire 1952-1953, inédit.

68. J. Lacan, « Intervention au symposium de Baltimore » (1966). Cité par E. Roudinesco in *Jacques Lacan*, 1993, Paris, Fayard, p. 463.

(104) Faut-il pour autant, comme d'aucuns, qualifier de « fuite » les solutions inspirées par le mythe grec ? Tel n'est pas mon propos. J'espère avoir proposé aussi « objectivement » que faire se peut, une lecture « psychanalytique » du mythe, doublée d'une lecture d'autres textes psychanalytiques et d'une confrontation avec mon expérience de clinique psychanalytique et de clinique du couple.

Comme je l'ai déjà souligné, par ailleurs⁶⁹, quand bien même il existe assurément une éthique de la psychanalyse⁷⁰, je tiens beaucoup, avec Freud, à ce que la psychanalyse ne soit pas une nouvelle morale voire une nouvelle religion. Quant au « démon de midi », Lacan d'ailleurs n'a pas suivi le renoncement freudien : il laisse derrière lui la réputation d'un collectionneur de femmes⁷¹ bien qu'il ait pris distance par rapport à ce qu'il appelait la rêverie bourgeoise qu'il décrivait comme suit « la possession de toutes les femmes, pour un homme, de l'homme idéal pour une femme »⁷². Mais peu importe. Je pense que dans ce domaine de la vie comme dans tous les autres, chacun, chacune a à faire les choix qu'il est et qu'elle est, à mon sens, le seul et la seule à pouvoir faire, quoiqu'en pense ou quoi qu'ait vécu tel ou tel psychanalyste, la question étant pour chacun de savoir comment pour lui les tendances peuvent trouver leur « juste sublimation »⁷³. L'expérience de la cure démontre en effet que trop peu de sublimation rend la vie infernale pour le sujet comme pour ses proches, tandis que trop de sublimation entraîne chez ce même sujet d'importants dommages, lorsque ce n'est pas de graves perturbations.

V. Perspectives

L'espace imparti nous a empêché d'envisager ici l'amour et son inévitable dimension de tromperie. Car si le mythe met en scène un dieu trompeur, on ne peut le réduire aux lectures de ceux qui n'y voient qu'une mise en scène de la séduction d'une naïve (105)jeune fille par un vil manipulateur. Car l'amour comme tel est trompeur. Se faisant aimables *pour l'autre* et projetant leur rêve *sur l'autre*, les amoureux se trompent *l'un l'autre* inévitablement. La scène amoureuse est celle du bal masqué après lequel, la nuit venue, les amants se découvrent inévitablement très différents de celui et de celle-là que le masque avait donné à voir.

Il resterait aussi à envisager la difficile position des épouses premières qui ne sont pas sans rencontrer cette même épreuve du vieillissement et qui n'ont

69. P. De Neuter, « Freud et la question de la Weltanschauung psychanalytique », in *Le Bulletin Freudien*, Bruxelles. Association freudienne de Belgique, 1994, n° 23-24, pp. 9-21.

70. P. De Neuter, « L'éthique de la psychanalyse – Thèses, questions et hypothèses », in *Esquisses psychanalytiques*, Paris, 1992, n° 18, pp. 135-145.

71. Cf., notamment, E. Roudinesco, op. cit., p. 463.

72. J. Lacan, « Séminaire sur l'Éthique de la psychanalyse », leçon du 29 juin 1960.

73. Ibidem, leçon du 10 février 1960.

pas la possibilité de lutter avec les mêmes armes que leur époux. D'aucunes comme Annie Duperey, Marguerite Duras, Dominique Rolin, Liz Taylor, Tina Turner et Marguerite Yourcenar ont « refait leur vie » avec un homme qui les rajeunissait de vingt ou trente ans. D'autres se font chasseresses, comme les hommes. Cependant, la réalisation de ces désirs semble moins évidente à assumer pour elles et ces types de couple, durables ou de passages, semblent moins souvent désirés par elles comme par les hommes jeunes⁷⁴ et en tout cas moins bien acceptés par notre société. Il serait intéressant de préciser dans quelles conditions ces difficultés spécifiques peuvent être dépassées.

Mais je réserve de plus amples réflexions sur ce sujet pour plus tard, d'autant plus que le mythe ne nous est pas ici d'un grand secours et que ce thème est fort peu travaillé par les psychanalystes jusqu'à présent⁷⁵.

Avec Françoise Hurstel⁷⁶, j'avancerai simplement à titre d'hypothèse, que la majorité des femmes ne réagissent pas par ces engagements amoureux sous le signe du démon de midi mais plutôt par la sublimation dans la créativité artistique ou (106)intellectuelle ou encore dans l'investissement de leurs petits enfants. Ceci n'implique pas – évidemment – le renoncement aux jouissances sexuelles conjugales ou extraconjugales mais plusieurs praticiens psychanalystes, gynécologues et sexologues observent une fréquente diminution du désir. Par ailleurs, les quinquagénaires, côté féminin, semblent moins disposées que les hommes à tirer un trait sur leur passé et moins enclines à pratiquer la polyandrie que les hommes ne le sont en ce qui concerne la polygamie.

Tout cela souligne, une fois de plus, la complexité et la difficulté du rapport entre les hommes et les femmes, ce non-rapport entre les sexes, pour le dire en terme lacanien. Non-rapport que le mythe de l'enlèvement tente d'oblitérer au contraire du poète cité par Lacan qui écrivait :

« Entre l'homme et la femme, il y a l'amour,
« Entre l'homme et l'amour, il y a un monde,

74. « Les hommes plus jeunes veulent bien vivre une passion avec une femme mûre », affirmait une femme de 50 ans essentiellement attirée par des hommes qui ont 10-15 ans de moins qu'elle « mais ils préfèrent en général une jeune femme pour construire une famille. Je me retire alors, poursuivait-elle, même si ça fait mal ». Une autre quinquagénaire affirma avoir eu de nombreux amants beaucoup plus jeunes qu'elle et que plus d'un homme est animé par le fantasme de faire l'amour avec une femme plus âgée que lui. Néanmoins, aujourd'hui qu'elle était tombée amoureuse d'un jeune étranger, elle n'était pas sûre que ces jeunes amants souhaitaient autre chose qu'une relation certes amoureuse mais néanmoins passagère.

75. Notons cependant qu'un séminaire « *Sexualité féminine : ménopause* » a été mis en place à l'Association freudienne internationale sous l'impulsion de M.C. Laznik et qu'un Congrès « *Psychanalystes et gynécologues face à la crise de milieu de la vie chez les femmes* » se tiendra à Paris, les 25, 26 et 27 janvier 2002.

76. Séminaire inédit.

« Entre l'homme et le monde, il y a un mur. »⁷⁷

⁷⁷. Antoine Tudal , cité et commenté par Lacan dans son séminaire sur « Le savoir du psychanalyste », le 6 janvier 1972.